

Leurs yeux firent gémir et pleurer toutes les dames charitables, qui assistaient à ce déchirant spectacle. Elles purent voir de leurs yeux ce qu'exprime le vœu de dans sa Lettre Pastorale pour faire connaître la bonté de cœur de la plupart de ces enfants. Oh! qu'ils vous paraissent intéressants et aimables ces enfants, si vous saviez comme ils sentent vivement le bien qu'on leur fait. Comme ils sont émus quand ils leur faut se séparer les uns des autres, pour ne plus peut-être jamais se revoir... Comme ils regardent avec attendrissement ceux qui les viennent voir pour les adopter... Comme elles sont sincères et abondantes les larmes qu'ils versent, quand il est question de dire adieu aux tendres mères que la religion leur a préparées dans leur malheur..... Les émotions de l'assemblée étaient on ne peut plus vives et touchantes; et telle dame qui n'était allée à l'Asile de St. Jérôme que pour prendre une seule orpheline, ne peut résister à la voix de ses deux frères qui ne voulaient point se séparer d'elle. Elle les prit donc ces trois enfants si aimant et si aimables. Tel est le grand exemple que donne aujourd'hui la ville; le reste du diocèse ne lui fera pas défaut, il faut l'espérer. [Communiqué.]

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DES MELANGES RELIGIEUX. Québec, 12 mars 1848.

M. L'ÉDITEUR, LECTURES EN PUBLIC.—Ces récréations utiles obtiennent à Québec un succès croissant du meilleur augure pour notre société qui y trouve un charme, et pour nos lettres qui y recueillent l'honneur. Notre bonne ville n'est qu'un petit théâtre où les grandes réunions ne sont pas nombreuses; et la monotonie des jours d'hiver tonne rébellement au profit des amusements intellectuels. Les bals même, à cette saison, sont rares dans notre société québécoise, et ce serait à désoler ceux qui aiment à trouver dans les soirées dansantes un sujet à leurs amplifications pour la plus grande moralité du peuple.

Mais il n'est pas à regretter que les bals, et surtout les bals publics, soient moins que jamais en honneur parmi nous; ceux qui accordent leur estime aux penseurs libéraux et à la littérature que ceux-ci mettent à la mode, se rappelleront ces deux vers de Victor Hugo, qui expriment bien ce dont la bonne ville peut aisément se passer sous l'empire de la détresse qui pèse actuellement sur elle: Non, ce n'est pas un bal qu'il faut, en vérité, A ce tas de douleurs qu'on nomme la cité!

LE DOCTEUR PAINCHAUD.—Ce monsieur a eu le mérite, bien grand sans doute, de frayer la voie aux lecteurs de notre ville. Il s'exprime scientifiquement sur les matières qu'il traite, et possède une originalité piquante qui attire la foule à ses dissertations. Par les traits plaisants dont il parseme ses discours et par des effets d'imagination, il sait couvrir le côté aride de la tâche qu'il entreprend, et se le rend agréable. Il est homme spirituel, quelquefois peu méthodique, mais à coup sûr instructif, quoiqu'on lui ait reproché de préférer quelquefois de purs lazzi à la solidité d'une discussion approfondie. Au demeurant, le docteur Painchaud est un dissertateur instruit, facile, ingénieux, attrayant et surtout amateur de l'épigramme.

Pleure, instruire et piquer, voilà sa rhétorique. Parfois la manière de discourir du plaisant docteur, son excentricité, ont éveillé la critique un peu susceptible de ses approbateurs et donné lieu aux censures de son bon ami le Journal de Québec, mais l'incorrigible lecteur n'en a pas été déconcerté; bien au contraire, autant de fois que cela arrive, il s'en amuse, et de nouvelles plaisanteries annulent et mettent au néant les jugements de la vaine critique; c'est-à-dire que

A tous leurs beaux discours préférant sa méthode, Il narque la censure et péroré à sa mode. Il me faut ajouter que notre Institut, qui patronise spécialement les lectures publiques, est pour beaucoup redevable au docteur Painchaud de la faveur dont le public de Québec les honore. En ce moment, M. Painchaud nous entretient de "l'Univers," domaine démesurément vaste, où l'imagination est libre d'errer selon ses caprices.

INSTITUT.—Rien n'est stable ici-bas, et les projets enfantés dans notre bonne ville ont eu cela de particulier, qu'ils ne sont presque jamais nés viables. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, pour exemples, cet Institut Valtemare qui, en 1831, enthousiasma la province entière, et dont le plan valut tant d'hommages à son inventeur, alors à Québec, où il comptait le mettre à exécution; ni ces sociétés littéraires qui, pour employer une métaphore convenable, vécutent quelques soirs et moururent un beau matin; non plus cette école de droit, si nécessaire aux élèves d'avocats et de notaires, et qu'en a oublié depuis longtemps avec le jour où il en fut une fois question. Ces réminiscences et toutes autres du même genre seraient inutiles au moment où je vous parle de l'Institut Canadien de Québec; celui-là possède au moins des éléments certains de longévité, et il vivra... tant que persévéreront le zèle et l'énergie des fondateurs et des membres qui le composent. Chez eux, et je le dis avec contentement, il n'y a pas eu, jusqu'à ce jour, à accuser le moindre relâchement de ces deux conditions nécessaires; il ne reste plus à désirer que la persévérance.

Il n'est pas hors de propos de dire ce que sera notre Institut. L'élément religieux, qui est bien notre objet le plus cher, parce qu'il est aussi le plus indispensable, sera en honneur comme il doit l'être dans ce corps; et l'on n'oubliera point que c'est pour nous l'élément catholique. Il n'y a rien de difficile à cela, puisque l'Institut compte parmi ses membres quelques-uns de ces hommes qui sont par état les protecteurs de notre éroyance, et dont la bienveillance naturelle, d'ailleurs, en ferait aussi bien les protecteurs de l'Institut lui-même. Je sais plus sûrement encore qu'un membre de notre clergé prononcera bientôt un discours, et il y aura, comme toujours, profit et plaisir à l'entendre. L'enseignement religieux, ou celui auquel se mêle seulement une idée religieuse, n'a toujours paru préférable à la littérature philosophique du jour; comme elle, il n'est jamais systématique, encore moins nuageux ou mystique, mais il pénètre lorsqu'on ignore, rassure si l'on doute, et console même s'il en est besoin. Voilà mon goût à moi; aussi serai-je extrêmement attentif à nos prochaines lectures; j'espère bien aussi n'être pas le seul...

LES SÉANCES DE L'INSTITUT.—C'est là que l'esprit avide d'instruction trouve l'aliment qu'il lui faut. Après le plaisir de penser, de méditer sur des vérités utiles, en est-il un plus grand que celui d'échanger amicalement ses opinions, de redresser ses propres erreurs, par le jugement d'autrui, de communiquer ce qu'on sait, d'apprendre ce qu'on ne sait pas, d'approfondir ce qu'on ne sait qu'à demi, et d'être utile à ses confrères?—Les études solitaires affaiblissent l'esprit; la discussion l'éveille et le fortifie. Un concitoyen de cette ville, homme de lettres d'une grande réputation, assure qu'il a pu, au sein des réunions littéraires d'une foule de notions utiles que, sans elles, il n'avait pas les moyens d'acquérir ailleurs.

La discussion littéraire est d'un agrément infini lorsque, bien conduite, elle mérite l'application de ces vers déjà connus: On sait y fuir également Le précieux, le pédantisme, L'air empressé du syllogisme, Et l'air fort de l'emportement. C'est là qu'avec grâce on allie Le vrai savoir à l'ajournement, Et la justesse à la saillie.

LA CLASSE OUVRIÈRE.—Dernièrement, le président de notre Institut faisait un appel à cette portion méritante de nos concitoyens, l'invitant à se joindre à cette association. Les lumières, en effet, ne doivent pas être restreintes dans le cercle d'un petit nombre d'hommes, mais il faut les populariser afin d'en étendre le bénéfice à la société entière. Quelques ouvriers ont accepté l'invitation, ils en sentent les avantages, et cet exemple aura ses résultats. Il est juste que tous soient égaux dans la république des lettres, et que l'aristocratie y dépose ses prétentions devant celles du talent et du travail. Le jeune membre de la classe industrielle qui prendra place à l'Institut n'aura pas besoin d'un costume recherché qui le recommande; la chacun doit être le fils de ses œuvres, et nul n'a le droit de placer ses titres à la distinction dans la finesse du tissu qui le couvre. Ailleurs les hommages rendus à l'habit, et qu'ils soient relégués dans les salons où l'élegant peut s'écrier,

Ah! mon habit que je vous remercie! C'est vous qui me valez cela. Voilà (et c'est une fois pour toutes) ce que j'avais à vous écrire de notre Institut. S'il prospère dans la voie qu'il s'est tracée, peut-être aurai-je à vous annoncer plus tard quelques prix mis au concours littéraire.

NECROLOGIE.—Le tableau mortuaire du dernier temps présente les décès de plusieurs personnes marquantes. LE DOCTEUR STANSFELD.—L'élève et l'ami du docteur Fargues; surpris par la mort au début de sa carrière, presque à la veille de recueillir des legs importants de la succession de son protecteur distingué, mort lui-même il y a peu de mois. Il a pourvu, par ses dernières dispositions, aux dettes de la reconnaissance et de l'amitié.

CHARLES E. CASGRAIN.—Compatriote estimable, universellement regretté; la voix publique a prononcé son éloge. THOMAS CHAPUIS.—Jeune notaire de la Rivière-Ouelle, recommandable par ses qualités morales et ses talents. Sa bienveillance rendait son commerce facile et sa conversation le faisait agréable. Doué d'un esprit observateur, il l'avait enrichi par la méditation et par la connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature. Promouvoir le bien public et obliger tout le monde, étaient les deux maximes qu'il mettait habituellement en pratique.

ROLETTE.—Fils du capitaine de ce nom; il rappelle les exploits de ce brave Canadien en 1813, qui lui ont mérité une mention honorable dans notre histoire.

M. l'Éditeur, Je suis persuadé que tous les vrais et sincères amis de l'éducation applaudiront à la critique également judicieuse et modérée que vous avez faite de différents passages de M. E. Parent. Quant à moi, en particulier, je crois que le plus sûr moyen de réaliser les espérances des éteignoirs, de détruire tout ce qu'il y a de fait jusqu'à présent en faveur de l'éducation du pauvre peuple des campagnes et de rendre de nouveaux essais bien plus difficiles et impraticables, serait de rappeler la loi actuelle d'éducation, pour essayer d'un nouveau système basé sur les idées de M. le lecteur. Ce monsieur se trompe grandement, s'il croit protéger les intérêts du pauvre dont il se montre d'ailleurs l'éloquent avocat, en demandant que le nombre des écoles soit restreint, et qu'il n'y ait qu'une ou deux bonnes paroisses plutôt que huit ou dix médiocres. Qu'arriverait-il si son vœu était accompli et qu'on laissât tomber les petites écoles des concessions. Il en résulterait nécessairement que les pauvres, quoique contribuant selon leurs moyens et à proportion beaucoup plus que les riches puisqu'ils donnent de leur nécessaire, tandis que ces derniers ne donnent que de leur superflu, verraient cependant avec douleur leurs enfants privés totalement d'instruction parce qu'ils n'auraient point d'écoles à leur proximité. (Et dans la catégorie des pauvres, il faut comprendre la plupart de nos habitants cultivateurs dont l'état de gêne est si grand depuis les mauvaises récoltes.) L'accès des connaissances les plus indispensables serait donc fermé au plus grand nombre des enfants de nos campagnes, parce qu'il leur serait impossible et à raison de la distance et à raison du manque de vêtement suffisant pour se rendre aux écoles supérieures groupées autour des clochers. Non, ne détruisons pas ce qui existe. Tout en faisant le vœu que, dans la principale localité, nous ayons bientôt des écoles sur un pied respectable, laissons subsister et encourageons même les petites écoles; tâchons de les pourvoir de bons maîtres moins lettrés que vertueux, qui aux connaissances strictement nécessaires joignent le goût de leur profession, une conduite exemplaire et surtout un grand fonds de patience et de douceur. Sous des maîtres doués de ces qualités, les enfants ne perdront pas leur temps. Je viens d'en avoir la conviction dans la visite des écoles de ma paroisse. J'ai vu avec plaisir que tout allait généralement bien et que les maîtres quoique peu rétribués s'acquittaient avec zèle de leur devoir. J'ai été surtout on ne peut plus satisfait de la tenue et des progrès des enfants dans une petite école d'une concession isolée, école tenue par un maître que les commissaires avaient eu de la peine à engager, tant on se définit de sa capacité et auquel on n'avait alloué, pour cette raison, que la somme de vingt louis. Eh! bien, il n'est bien fait valoir le petit talent que le Seigneur lui avait confié que les enfants ont fait sous sa férule des progrès vraiment surprenants et, ce qui est plus rare, il n'a si bien su inspirer le goût de l'étude à ses élèves, qu'ils se font un bonheur et une fête d'aller à l'école. Grâce donc et encouragement pour nos humbles instituteurs et pour nos petites écoles.

UN CURÉ DE CAMPAGNE. M. PRUDENT BEAUDRY.—Il se signe en ce moment une requête à S. E. pour demander l'élargissement de M. Beaudry. A part le Morning Courier et le Transcript, nous croyons que toute la presse de Montréal est d'accord sur ce point, et demande que S. E. use en ce cas de la prérogative royale.

LE TEMPS.—Depuis mardi le temps continue à être clair et froid. Les chemins sont très beaux et sont favorables pour les habitants des campagnes qui veulent venir en ville.

L'HONORABLE D. DALY.—Le bruit court depuis quelques jours que M. Daly doit être nommé chef de la Douane à Québec en remplacement de M. Jessopp. Si nous ne nous trompons pas, c'est là une place à laquelle les ministres n'ont rien à faire. Néanmoins il serait étrange, pour ne rien dire de plus, qu'un homme, en qui le peuple vient de déclarer qu'il n'a plus de confiance, reçût, pour le récompenser, une belle et bonne place. Nous sommes certains que nos confrères réformistes envisageront la chose comme nous. Bien plus, nous ne voyons pas pourquoi cette place ne serait pas, comme toutes les autres, mise à la disposition du ministre, qui, étant responsable pour le reste, peut aussi bien l'être pour cette situation.

LA ST. PATRICE.—C'est aujourd'hui le jour de la St. Patrice, fête patronale du peuple Irlandais. Il y a eu ce matin à neuf heures grande messe à l'église qui porte le nom de ce saint évêque, et la société de St. Patrice, a paradé dans les rues avec ses bannières et ses étendards. Ça dû être pour les cœurs irlandais un beau et grand jour; mais aussi le jour n'a pas dû être sans mélange de tristesse. Car le pays natal est là tout souffrant, tout gémissant, tout mourant. Espérons, et c'est là notre vœu, que l'an prochain, à pareille époque une nouvelle ère aura commencé pour cet infortuné pays.

NOUVELLE-ÉCOSSE.—Les journaux d'en bas nous apprennent que M. Howe et Uniacke, 2 des ministres de la colonie avaient aux polls le premier jour 190 voix de majorité sur leurs antagonistes.

UNE MORT.—Le capitaine James Snake, chef sauvage, et neveu du fameux Tecumseh, est décédé, dernièrement à 72 ans.

MEXIQUE.—Il y a eu quelques engagements peu sérieux entre les Américains et les Guérillas; la victoire est demeurée aux premiers.

ÉTATS-UNIS.—La Gazette de Montréal dit que M. Leblond (1) vient d'être nommé commissaire au Mexique pour clore le traité de paix.

TELEGRAPHE.—Les parts de télégraphe se vendent à Montréal à 15 p. 100 de premium, et sont en demande.

UN COUP DE TÊTE.—On dit, et sans horreur on ne peut le redire, que le général Scott a mis aux arrêts, à leur arrivée à Mexico, les membres de la cour d'enquête, envoyés par le gouvernement de Washington pour examiner sa conduite et celle du général Worth.

ORDINATION.—Le Catholic Observer nous apprend que l'évêque de Philadelphie vient de consacrer M. Thomas J. Curd, qui n'a remis que depuis quelques semaines sa commission de lieutenant dans l'armée Américaine au Mexique. M. Curd s'est trouvé, avec le gén. Taylor sur les principaux champs de bataille au Mexique, et s'est toujours montré brave et fidèle officier; il ne le sera pas moins sur les champs de bataille de l'Église du Seigneur.

NAVIGATION.—Nous voyons par le Herald de Toronto que la navigation entre Toronto et Hamilton est ouverte depuis le 5, et que les steamers naviguaient entre les deux villes. Le même journal ajoute qu'il croit que jamais la navigation n'a été ouverte si tôt.

Le budget de la guerre de 1849 offre une diminution d'un million environ sur celui de 1848. Il s'élève à la somme totale de 320 millions 703,054 fr. L'effectif de l'armée se composera de 333,510 hommes et de 80,051 chevaux, dont 58,726 hommes et que le gouvernement; par ses crédits supplémentaires, augmente l'effectif de l'armée en Algérie selon les besoins du service. Dans les années précédentes, l'armée en Algérie était de près de 100,000 hommes, y compris les troupes indigènes soldées.

Le budget de la marine est porté pour la somme totale de 139 millions 909,608 fr. Il présente une différence en moins, sur celui de 1848, de plus de 2 millions. Cette diminution a été opérée sur les armements et les équipages maritimes. L'effectif des forces navales se trouverait réduit de 13 bâtiments et de 1,959 marins; il se composerait de 202 bâtiments ayant à bord 27,372 marins.

Voici la récapitulation des bâtiments en service à la mer: 6 vaisseaux, 7 frégates, 15 corvettes, 10 bricks, 27 bâtiments légers, 23 transports, 51 bâtiments à vapeur, 28 bâtiments divers pour la station des côtes occidentales d'Afrique; 12 bâtiments restant en commission de rade, et 18 en commission de port.

La réduction de l'effectif portera sur les stations lointaines. L'escadre de la Méditerranée, qui comprend douze bâtiments à voiles et à vapeur, et celles des côtes d'Afrique, ne seraient pas réduites.

UNE CONDITION.—La Banque de Portugal vient de contracté un emprunt de 11 millions 250,000 fr.; à la condition qu'une fraction de cette somme ne serait prêtée au gouvernement portugais.

LA TERRE ÉTRANGÈRE.—Tati, le jeune prince taitien qui était malade au Val-de-Grace, vient de mourir. Depuis quel que temps il éprouvait un peu de mieux; mais, dès lundi, des accidents graves ont commencé à se manifester, et la maladie est bientôt arrivée à son terme fatal. Tati, qui était très-lymphatique originairement, portait aussi le germe de ce que l'on appelle en médecine une diathèse tuberculeuse, c'est-à-dire un état général de la constitution dans lequel il se produit des tubercules dans un grand nombre d'organes à la fois. Ce germe a trouvé dans notre climat des éléments propres à favoriser son développement, et Tati a péri comme périssent ordinairement les sages du Jardin-des-Plantes. Il ne faudrait pas conclure de ce seul fait contre la possibilité de l'acclimatement des Taitiens en France, car plusieurs autres camarades de Tati se portent parfaitement à Paris.

UNE MORT.—Le clergé de Paris vient de perdre un de ses membres les plus laborieux et les plus respectables dans la personne de M. Jean-Baptiste Marduel, chanoine honoraire de la Métropole.

L'ABBÉ LAMBERT.—Un ancien prêtre qui a joué un certain rôle dans le schisme constitutionnel de 1790, et qui en a rétracté depuis les erreurs, M. l'abbé Amable Lambert, curé de Bessancourt, dans la vallée de Montmorency, vient de mourir dans cette paroisse à l'âge de 86 ans.

DU COURAGE.—Un fait mérite d'être cité par son originalité: la garnison de Montréal, petite ville située à deux lieues de Palerme, s'est rendu prisonnière aux moines Bénédictins qui avaient pris les armes, et dont le couvent est situé dans cette ville.

LES ALGÉRIENS.—Les indigènes appartenant à la tribu d'Abd-el-Kader, qui, au nombre de 123, ont été amenés à Alger par le dernier courrier d'Oran, ont été renfermés au fort de Casbah, et traités, d'après des ordres supérieurs, comme prisonniers de guerre de première classe. Parmi eux, se trouvent deux Espagnols, nés à Cadix.

CAUCASE.—Les dernières nouvelles de la guerre du Caucase sont datées de Tiflis, le 31 décembre. Le 18 décembre, le général Freytag prit d'assaut le hameau de Sabdala-Haïb, de la petite Tiflischuan. Dans cette affaire, un officier supérieur et 18 soldats furent tués, et 8 officiers supérieurs et 143 soldats blessés. Le 24, le colonel Siczow a réduit en cendres, avec des fusées, sur le haut Sunza, le hameau de Twa-Khan-Yurt. Le plus grand nombre des Tchecachenyas qui résistent restent sur la place, et l'on fit 22 prisonniers. Les troupes russes n'ont eu que 8 blessés.

CONSULTE A ROME.—La consulte de Rome poursuit activement le cours de ses travaux. Le 15 janvier, elle s'est occupée de finances, et notamment d'un emprunt contracté par le gouvernement romain avec une maison de Paris. Le 17, elle a demandé la réorganisation de la garde civique et l'augmentation de l'armée proprement dite. Elle a manifesté, en outre, le désir de voir le commandement des forces militaires du pays confié à deux généraux italiens ayant servi honorablement dans des armées étrangères.

En s'occupant de la réorganisation de l'armée, la consulte s'est conformée à un vœu énergiquement formulé dans une adresse du peuple romain.

DU NOUVEAU.—On vient d'introduire à Ipswich une nouvelle branche d'industrie qui ne peut manquer d'occuper un grand nombre de personnes. On fait de la bonneterie tricotee au moyen de la vapeur. Le travail de ces métiers est d'une régularité admirable et chacun d'eux tricote un bas en trois heures.

Le Daily News, journal quotidien de Londres qui publie une édition du soir sous le titre d'Express a donné, dans son numéro de jeudi, le nombre des timbres qu'il a payés dans le courant de l'année 1847. Ce nombre s'élève 225,723, soit 13,544 par jour et £17,600 par an.

Nous sommes obligé de différer la publication des lettres de Mgr Hughes, vu l'abondance de matières préparées pour cette feuille.

Nous parlerons mardi d'une suggestion que fait un correspondant de la Minerve à propos de la place de député-adjutant-général du Bas-Canada.

La prochaine maille pour l'Europe sera close à Montréal demain à 9 heures du matin.

Un "spectateur" sera publié mardi.

BULLETIN COMMERCIAL.

La fleur fine se vend 24c à Montréal; la perlasse est à 29c 9d et 30c 3d, la potasse à 26c et 28c 3d.—A New York le fleur s'y vend \$6 50 et \$6 75; le blé y est à \$1 40 et \$1 42; le blé d'Inde se vend \$55.—A Buffalo, la fleur varie de \$5 25 à \$5 75; le blé y est à 1 et \$1 15.

NAISSANCE.

En cette ville, à Beaver Hall Terrace, le 10 du courant, la Dame de J. Wilfrid A. R. Masson, écuyer, a mis au monde une fille.

En cette ville, le 14 du courant, la Dame d'Alexandre Maurice Delisle, écuyer, a mis au monde une fille.

A Sandwich, H. C. le 29 ult. par Messire P. Pointe, R. C. C. M. Dugré, du Détroit, a Dlle Emilie Thibodeau, de Sandwich.

MARIAGES.

A l'Isle au Calumet, le 7 du courant, par M. St. Aubin, prêtre-missionnaire, M. F. X. Rouleau à demoiselle Virginie Charbonneau, M. Norbert Grégoire à demoiselle Hélène Barron, et M. Octave Tremble, à demoiselle Marie Racaudrie.

DÉCÈS.

A Repentigny, le 6, à l'âge peu avancé de 20 ans et 10 mois, D'une Marie-Agathe-Aurèle Thouin, épouse de M. Joseph Desparois dit Champagne, fleisch.

A Sherbrooke, le 13. Mme. Fletcher, veuve de feu M. J. juge Fletcher, âgée de 91 ans.

JOURNAL.

Le Journal d'Agriculture (Français) paraît une fois au commencement de chaque mois; le prix de souscription n'est que de cinq shillings par année, les frais de poste à part. Ce journal a une grande circulation; il reçoit des souscriptions. C'est un journal où les marchands, les agriculteurs, les hommes de profession, &c. doivent avoir leurs noms et leurs adresses, etc.

Les communications, lettres, etc. doivent être adressées, franchises de port, à M. l'Éditeur.

Montréal, 9 février, 1848.

AVIS.

ON demande un INSTITUTEUR et une INSTITUTRICE pour enseigner le français dans un des arrondissements de la paroisse du SAULT-AU-RÉCOLLET. Un homme marié dont la femme pourrait tenir l'école des filles serait préféré. S'adresser par lettres, franchises de port, aux Commissaires du lieu. Sault-au-Récollet, 16 décembre 1847.

AVIS.

E. SOUSIGNE informe respectueusement Messieurs les Curés, M. les Marguilliers et Syndics de Paroisses, qui voudront bien le favoriser qu'il entreprendra toutes espèces de PEINTURES DE D'ÉGLISE, de la couleur de celles de l'Évêché, telles qu'Arabesques, imitations de Fresques, Architecture, Bois, Marbre, etc; s'adresser à J. CASIMIR COURVILLE, rue Panet No. 72 Faubourg Québec, ou par lettres, franchises de port à M. A. F. TRUDEAU, Grand Vicario de la Cathédrale. Montréal, 25 février 1848.—3f.

AVIS.

MM. Les membres du Clergé et Commissaires d'Écoles, qui désireraient se pourvoir d'Instituteurs qualifiés, pourront s'adresser au soussigné par lettres franchises. J. P. VALADE. Paris.